

RESULTATS DE L'ALLOCATION D'INSTALLATION D'ATELIER
(travaux d'aménagement et acquisition de matériel) 2019
Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France

La commission consultative pour l'Allocation d'installation d'atelier (AIA), qui s'est tenue le vendredi 24 octobre 2019 à la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France, a attribué une allocation à 28 artistes franciliens.

Elle a rassemblé les personnalités suivantes :

Membres votants :

Gaël CHARBAU
Critique d'art et Commissaire d'exposition indépendant

Nathalie GIRAUDEAU
Directrice du Centre photographique d'Île de France

Vincent GONZALVEZ
Responsable des résidences à la Cité Internationale des arts

Juliette POLLET
Responsable de la collection arts plastiques du Centre national des arts plastiques

Céline POULIN
Directrice de CAC Brétigny

Fanny ROLLAND
Responsable du Pôle Résidences à l'Institut français

Florence de PONTHAUD-NEYRAT
Artiste représentant l'Union des syndicats et organisations professionnelles des arts visuels (USOPAV)

Keen SOULHAL
Artiste lauréate de l'aide individuelle précédente

Membres non votants :

Jean-Baptiste GABBERO
Conseiller aux arts visuels

Stéphanie BRIVOIS
Chargée du suivi et de la professionnalisation des artistes

Eugénie LAPRIE-SENTENAC
Chargée de mission pour les arts visuels

Caroline CROS,
Inspectrice de la création artistique – arts plastiques, DGCA,
Ministère de la Culture.

Rapporteur :

Elisa RIGOULET

28 artistes lauréats

David ANCELIN

La pratique de David Ancelin est un travail de sculptures ou plutôt d'analyse du potentiel sculptural présent dans les formes qui nous entourent. Ces formes sont choisies par l'artiste pour leur identification directe et immédiate et leur signification commune sous-jacentes. Elles sont ensuite manipulées, agencées et rapprochées en tenant compte de leurs qualités techniques, esthétiques et poétiques, d'un point de vue plastique comme d'un point de vue du sens. C'est là que naissent des mécaniques entre les matériaux et les objets convoqués et ce qu'ils suggèrent pour créer des rapprochements inattendus. L'identification immédiate des objets et leur mise en scène surprenante fait basculer l'ensemble de l'évident à l'étrange, voire l'improbable. Peintures, sérigraphies et sculptures associent ainsi idées, références et correspondances esthétiques, créant des ponts entre planéité et volume, originalité et multiplicité, traduction littérale et interprétation.

David Ancelin pratique la sérigraphie depuis une quinzaine d'années, dans une perspective personnelle mais aussi beaucoup collaborative (workshops, enseignements aux Beaux-Arts de Toulouse 2012-2015).

<http://davidancelin.free.fr>

Daniela BALDELLI

La question de la production artistique et de son support occupe une place centrale dans la conception des installations de Daniela Baldelli. Aujourd'hui, sa pratique se divise en deux axes : le «non travail» et le «travail», partie centrale et périphérique d'un même corps. Deux axes liés à la notion même de production, d'organisation et de transition mais aussi à la langue française, au langage en général et à l'influence et au développement des nouvelles technologies dans nos vies quotidiennes. Son travail polysémique (photographique, filmique, sculptural, performatif et documentaire) est une analyse des productions dites «marginales» ou «invisibles».

La réflexion de l'artiste souhaiterait ainsi rouvrir le débat sur la définition du travail et sur la question de travail domestique.

L'artiste est depuis 2015 co-fondatrice et co-commissaire de l'espace d'exposition Rinomina à Paris.

<https://www.danielabaldelli.net>

Yasmina BENABDERRAHMANE

Yasmina Benabderrahmane pratique la photographie et la vidéo qu'elle présente le plus souvent sous forme d'installation. Les images de l'artiste (photographies ou films) entretiennent une confusion entre réalité et représentation. Qu'est-ce qui constitue le réel ? Qu'est-ce qui constitue son image ? L'artiste s'intéresse au faux-semblant, à la réalité, à l'apparence, à la simulation. Cette idée prend forme à travers des détails ou fragments de corps, des séries de portraits qui relèvent du quotidien, des portraits-paysages, des objets, des restes, des gravats, des ossements, des espaces et des lieux qui citent le corps sans le montrer. Fragments de nature, éléments d'architecture ou de corps, l'artiste crée plus qu'une série, un corpus actant un processus de recherche. Les morceaux qu'elle relèvent sont des marqueurs, des structures d'enregistrement du monde dans une approche presque scientifique. L'image ne contient de réel que ce qu'elle rend visible.

<https://yasmina-benabderrahmane.com>

Léandre BERNARD-BRUNEL

Artiste vidéaste, auteur de films et d'installations à la lisière des arts plastiques et du cinéma, Léandre Bernard-Brunel pratique un art oscillant entre fiction et performance, inscrit dans ce que l'artiste appelle « un geste de fabrique du moment ». Son travail consiste ainsi à recoudre les lambeaux de temps tantôt fragiles, tantôt enfouis, tantôt érodés. La question du récit et de l'imaginaire constitue le socle de ce travail à travers théâtralité, mise en scène des voix et des corps, empathie avec les communautés sociales rencontrées. Ses formes mêlent récits sonores, images hypnotiques, journal filmé. Il part le plus souvent d'un document qu'il distord avec une simplicité et une économie dans les moyens optiques et acoustiques employés.

<https://www.ateliersmedicis.fr/le-reseau/acteur/leandre-bernard-brunel-1422>

Emilie BROUT

Emilie Brout travaille en duo avec l'artiste Maxime Marion. Ensemble, ils développent une pratique liée à la culture et aux usages d'Internet. Post-internet, post-photographie, post-humain sont les extensions qui intéressent les artistes. La signification de la valeur dans une ère post-quelle-qu'elle-soit, l'abondance en masse d'images, le déplacement de l'artiste de la production à la post-production, et de la création d'œuvres à la génération de formats, sont des thèmes récurrents dans le travail d'Émilie Brout et de Maxime Marion. Depuis 2009, le duo français s'est concentré sur des projets qui réinventent le langage moderne du film et s'approprient largement des contenus du web. Les libérant de leur statut de données apparemment insignifiantes et dénuées de valeur, ils les réarrangent en dispositifs complexes et narratifs, parfois générés algorithmiquement, ou encore en de puissantes images iconiques.

<http://www.eb-mm.net/fr>

Davide CASCIO

Davide Cascio fait souvent référence dans son travail aux utopies urbanistiques du XXème et aux théories sociales et architecturales modernistes. Pourtant son intérêt se porte autant sur les formulations les plus savantes que sur celles plus proches de la culture populaire imprégnée d'un ensemble de croyances, coutumes et rituels. Davide Cascio étudie ainsi les interférences formelles entre l'histoire de l'art, le design, l'architecture et la mode. Il emprunte également aux références modernistes en multipliant les clins d'œil au Corbusier ou aux papiers collés de Georges Braque et Pablo Picasso, dont il détourne les procédés. Ces assemblages induisent une réflexion sur la surface plane. David Cascio considère en effet ses compositions comme des tableaux aux bords indéterminés, idée qui se concrétise dans l'accrochage mural qui leur est réservé. Son travail actuel s'inspire de l'art floral japonais de l'Ikebana.

<https://www.davidecascio.com>

Nidhal CHAMEKH

Le travail de Nidhal Chamekh propose une réflexion sur les traces que le passage du temps laisse dans la mémoire collective. Grâce à la vidéo, les déplacements discrets dans la structure de l'image instaurent un doute et introduisent la nécessité de mettre à l'épreuve les représentations imposées.

Ses expérimentations en cours portent sur les « émeutes du pain » qui ont secoué la Tunisie dans les années 80. A partir de poudre de pain brûlée utilisée comme agent révélateur, les images d'archives rassemblées renaissent des cendres de leur sujet. L'utilisation de cette méthode, paradoxalement obscurantiste car granuleuse pour révéler l'image est une tentative de déplier le temps comprimé dans la photographie. Il s'agit de redonner du temps et du présent à l'histoire, de l'extraire d'un passé révolu.

www.nidhal-chamekh.com

Romain GUILLET

Romain Guillet développe son travail dans divers contextes (aménagement, scénographie, mobilier, spectacle vivant, images de synthèse. Il rejoint l'équipe de Mathieu Lehanneur entre 2008 et 2010. Il cofonde la même année le Studio Statue, un atelier de conception d'espace et objet. En 2016, il cofonde avec Camille Debray la Résidence et Maison d'édition DIXJOURS.

Parallèlement, il signe des projets mobiliers et scénographiques pour des centres d'art (Pompidou, BA de Paris, Palais de Tokyo,...). Il collabore aussi avec des artistes et designers notamment Jean-Luc Moulène, Katinka Bock, Neil Beloufa, Camille Blatrix, Tarik Kiswanson, Simon Fujiwara,...

Attaché à cette indépendance de pratique faisant le grand écart entre projets techniques, artistiques, curatoriaux, éphémères ou pérennes, appliqués ou fictionnels, il aborde les enjeux du design en multipliant les points de vue. Il procède à des assemblages, de mutations ou de détournements pour produire des formes adaptées au contexte qui les accueillent, tenter d'en tirer plaisir, surprise ou radicalité.

<http://www.romainguillet.com>

Jean HUBERT

La pratique de Jean Hubert est pluridisciplinaire et tournée vers la fabrication de récits. Son travail filmique prend pour point de départ un élément textuel extrait du monde réel – impression de blocks de SMS, liste de proverbes, piratage d'une conversation téléphonique – auquel il donne une seconde résonance à travers la réalisation d'une mise en scène scénarisée. Cette action est donnée à voir à travers un langage visuel empruntant à des registres variés : la science-fiction, la propagande, le film d'amour, l'espionnage et ce faisant, propose une interprétation nouvelle du sujet initial. S'éloignant des discours binaires qui distingueraient la vérité documentaire de la fabrication mensongère de la fiction, il considère que « si la réalité est ce sur quoi tout le monde se met d'accord, la fiction peut arriver au même statut ». L'artiste explore ainsi les mécanismes de la peur, de la croyance et de l'adhésion collective. Notre version de la vérité ne serait-elle pas finalement que la fiction dominante ?

<http://jeanhubert.com>

Evangelia KRANIOTI

Evangelia Kranioti arpente les confins du monde, saisissant des destinées individuelles prises dans les mailles du commerce des hommes. Ports de fret, artères autoroutières, coulisses d'un carnaval, cimetières, ruines de guerre... ces lieux convoquent tout autant d'incessants transits que des vies immobilisées, clouées au sol ou sur mer. Au cœur de son travail, des visages et des corps se répondent alors en reflets par-delà les océans. Evangelia Kranioti tisse ainsi la cartographie d'une marge fragile qu'elle place littéralement au centre. La fresque d'une communauté d'exclus dépassant les contours d'une Méditerranée, matrice d'exils.

<https://galleriesator.com/evangelia-kranioti>

Pascal LE LIEVRE

Pascal Lelièvre a réalisé depuis le début des années 2000 plus d'une cinquantaine de vidéos. Depuis plusieurs années, il travaille sur une installation vidéo « Rêver l'obscur » dont il augmente le corpus chaque année. « Rêver l'obscur » est une longue succession de plans fixes où un doigt trace attentivement des noms propres dans une épaisse couche de paillettes noires. Traversant le XXème siècle, l'œuvre rend hommage à une histoire méconnue. Féministe, son œuvre poursuit une lutte contre l'oubli en offrant au spectateur un moment de recul historique et géographique.

Si certains noms propres résonnent immédiatement, la plupart nécessitent la lecture du document biographique que l'artiste a réalisé, compilant photographies et notices dans une version raccourcie de

Wikipédia. Pascal Lelièvre réalise ainsi au sein du projet HERstory (plateforme de recherche, de rencontres et d'expositions engagée par Julie Crenn) des archives vidéos féministes d'artistes et militantes du monde entier.

<http://lievre.fr>

Omblin LEY

Il est toujours question d'exploration dans les films d'Omblin Ley. Entre activations documentaires, expériences, performances et mises en scène fictionnelles, ses films sont l'occasion d'un voyage aussi bien pour le spectateur que pour elle-même et c'est par une méthode documentaire qu'elle intervient sur les sujets qu'elle traite. Que ce soit à travers le portrait d'un père-clown habitant une caravane sur le périphérique parisien, celui d'un personnage naviguant entre soirées fétichistes, catacombes et festival punk ou bien encore en suivant un groupe de musique expérimentale dans ses improvisations au fin fond d'un bunker, Omblin Ley dépeint des milieux clos, autarciques et régis par leurs propres codes. Les espaces dans lesquels évoluent les personnages qu'elle filme sont en marge, ce sont des espaces limites, souterrains, en dehors. Si elle filme des environnements parallèles et les individus qui les peuplent, ce n'est pas tant la marginalité qui intéresse Omblin Ley que les moyens de s'extraire du monde.

Elle a récemment réalisé *DANS LA TERRIBLE JUNGLE*, un long-métrage documentaire co-réalisé avec Caroline Capelle, montré à Cannes en 2018 dans la sélection l'Acid, et distribué en salles en Février 2019 par Les Acacias.

www.noucollectif.com

Marie-Claire Messouma MANLANBIEN

Le travail de Marie-Claire Malanbien s'empare de différentes techniques. Sa pratique du dessin a en effet vite été enrichie par d'autres médiums dans lesquels elle a trouvé un terrain d'expression. Son travail s'inspire des cultures du Monde. L'artiste parle volontiers « de syncrétisme culturel ». Marie-Claire se place en conteuse d'un nouveau genre : son travail rend compte d'une écriture du Tout-monde où toutes les cultures s'influencent et produisent une résultante nouvelle, manifestant ainsi une « identité plurielle ». Ce qui l'intéresse ce sont les rapports complexes entre vie quotidienne, culture populaire universelle et pratiques traditionnelles spécifiques à travers la rencontre de matériaux industriels et de matériaux naturels et artisanaux. Conteuse de poèmes, fabricatrice de formes nouvelles, Marie-Claire crée des narrations poétiques qui ne cessent de se renouveler, éphémères dans leur formes.

<https://www.messouma.com>

Marianne MISPELAËRE

Avec pour principal champ d'action le dessin, Marianne Mispelaëre questionne les relations sociales, le langage et les systèmes de communication, le rôle du lisible et de l'invisible dans nos sociétés. Son travail interroge les mises en action collectives et les engagements singuliers pris dans des entrelacs de forces sociales, politiques, culturelles et historiques. Comment s'inscrire dans l'ici et maintenant, entrer en relation avec l'autre, susciter une action, donner l'impulsion ? L'impulsion, qu'elle soit individuelle ou collective, est au cœur de sa démarche artistique. Le corps est un vecteur, un outil de mesure, d'émancipation et d'évasion.

Marianne Mispelaëre produit et reproduit des gestes concis, simples et précis, inspirés de phénomènes actuels et sociétaux. À travers le dessin, ce sont ses composants qu'elle manipule (une énergie, un geste, un support, des signes). Le dessin s'approprie de l'échelle de la feuille de papier à celle de l'espace mural, jusqu'à l'image photographique, la vidéo et l'action performative.

<http://www.mariannemispelaere.com>

Marie PELLATON

Marie Pellaton crée ses propres typographies et dessine pour ses productions graphiques. Ses recherches artistiques sont basées sur l'observation d'objets, de formes de vies triviales, comme par exemple la flore urbaine, auxquels elle insuffle rythme et ordre. Son activité graphique et éditoriale couvre toute forme imprimée. Elle se consacre principalement à l'édition culturelle et réalise des brochures et des catalogues d'exposition pour plusieurs musées (Orsay, Monnaie de Paris, musée Picasso,..) et artistes comme Subodh Gupta ou Huang Yongping.

<https://mariepellaton.wordpress.com>

Jérôme PORET

Plasticien, musicien, co-fondateur du centre d'art Le Transpalette à Bourges et responsable de sa programmation jusqu'en 2007, Jérôme Poret développe un travail au travers de médiums tels que le walldrawing, l'installation, la phonogravure, la vidéo ou encore la performance. Il s'inscrit dans une pratique plastique et sonore à la croisée de l'électroacoustique et de la culture musicale dite des marges. L'artiste appréhende l'architecture et l'exposition comme des structures amplifiantes et émettrices affectant leur environnement social et artistique. En 2004, Jérôme Poret fonde le label de disque vinyle expérimental Labelle69 qui questionne principalement le support disque et sa phonographie.

<https://aar.fr/itineraires/artiste/jerome-poret>

<http://www.labelle69.com>

Gilles RAYNALDY

Depuis une vingtaine d'années, Gilles Raynaldy s'intéresse aux enjeux sociaux de l'architecture, de l'urbanisme, de l'habitat ainsi qu'à la représentation des gestes et des actions des hommes, souvent dans le cadre de commandes publiques ou privées et de résidences artistiques. La question de ce qui fait «lieu» traverse son œuvre photographique et se développe au fil de ses projets. À travers des projets spécifiques, étalés sur plusieurs années, ses travaux questionnent et rendent compte de réalités sociales et urbaines complexes. Ils prennent la forme d'installations et de publications.

www.gillesraynaldy.com

Soraya RHOFIR

Le travail de Soraya Rhofir prend la forme de collages et de mises en scène d'images qui se déploient dans l'espace à des échelles et dimensions variables. À l'origine de ses travaux, Soraya Rhofir se sert de la gigantesque banque d'images fournie par Internet pour en isoler certains éléments. Son travail consiste ensuite à leur donner une autre forme d'existence, matérielle cette fois. Il est donc souvent question de perspectives bancales dans ses installations. Son iconographie puise dans l'industrie du divertissement, les cartoons, internet, les pratiques amateurs ou l'imagerie publicitaire et propose une réflexion sur le statut même de l'image sur et ses valeurs normatives.

Dimitri ROBERT RIMSKY

Lors de son cursus largement orienté autour de réflexions sur le statut des images, Dimitri Robert-Rimsky développe un fort intérêt pour l'évolution des mythologies liées à la géologie et aux paysages dans l'actualité. Son travail s'inscrit aujourd'hui dans les théories de l'Antropocène, autour de recherches sur l'émergence de la "Géohistoire" d'un point de vue iconographique. La base de son travail est classique (voire romantique) à savoir l'observation d'une certaine construction mythologique de paysages « naturels » ou urbains. Son travail vidéo rappelle à quel point nature et construction architecturale fusionnent le plus souvent au sein d'ensembles fictionnels, des paysages qui ne sont in

fine que des abstractions opaques. Aussi, l'artiste se questionne sur ce que l'on regarde réellement dans l'espace commun et médiatique : sur quoi se concentrent le regard et la pensée, et comment l'individu se construit-il et interagit avec son environnement ?

En 2015, il cofonde les ateliers Rotolux qui accueillent designers et plasticiens dans une ancienne imprimerie à Bagnolet. Le lieu accueille depuis une programmation d'expositions et d'évènements.

<https://dimitrirobertrimsky.com>

Gwen ROUVILLOIS

Depuis ses premières œuvres, au début des années 1990, Gwen Rouvillois interroge le regard et la notion de bonheur. Celui-là n'est pas envisagé comme un principe philosophique mais, au contraire, dans ses déclinaisons quotidiennes. Cette analyse personnelle lui autorise également de questionner la vie sociale et collective. Adeptes des représentations en deux dimensions, usant parfois d'objets, l'artiste pratique la peinture et la photographie opérant des allers-retours de l'une à l'autre. Ses représentations se concentrent sur les paysages, naturels ou urbains, exempts de présence humaine mais non de dimension sociale. Le procédé de sa composition est économe. Avant tirage, l'artiste rehausse son cliché de dessins aux traits numériques. Ces ajouts dessinent des barres d'immeubles et des tours virtuelles, à la manière d'élévations architecturales sommaires. Les silhouettes de constructions imaginaires bousculent alors la composition originale de la photographie interrogeant la valeur du paysage et les possibilités de s'y projeter.

<http://www.macval.fr/Gwen-Rouvillois>

Ernesto SARTORI

Ernesto Sartori développe un univers fantasmagorique dont les règles spatiales ont la précision d'une recherche scientifique. Son travail est un jeu de représentations et de constructions, la rencontre inopinée de l'architecture, des mathématiques et de la fiction : une allégorie où chacun des personnages et des visiteurs semble être à même de définir son propre rôle, selon sa propre liberté d'action. L'artiste conçoit ses sculptures en bois comme les modules d'un espace architectural plus vaste, réalise des objets aux fonctions nouvelles ou inconnues et produit des dessins et peintures aux couleurs vives qui mettent en scène des personnages dont les silhouettes seraient humaines et animales, arachnéennes, rampantes ou bondissantes.

<http://marcellealix.com/artistes/oeuvres/723/ernesto-sartori>

Louise SIFFERT

Le travail de Louise Siffert trouve ses sources dans les théories contemporaines du management, le bien-être au travail et le coaching d'entreprise propre aux start-ups et au secteur tertiaire, mais aussi dans le spectacle burlesque, le one-man show, l'esthétique baroque et le New-Age. Ses performances mettent en scène des personnages hybrides entre gourou manipulateur, coach rassurant et sculpture vivante qui, grâce à la surexploitation de leurs codes de langage et comportementaux, produisent une sensation de malaise révélant l'imperceptible violence et l'aliénation à l'œuvre dans le monde du travail contemporain.

Depuis 2015, l'artiste développe son projet *Le Centre des Organisations positives*, une série d'installations et de performances fondée sur la pyramide d'Abraham Maslow (1943), un schéma de hiérarchisation des besoins de l'homme au travail ayant jusqu'à nos jours inspiré les techniques du marketing et la gestion des ressources humaines.

<https://vimeo.com/louisesiffert>

Agathe SIMON

Agathe Simon crée des expériences qui questionnent les limites du vécu et du sensoriel, en réinventant de manière radicale le lien à soi, à l'autre et à l'inconnu. Ces expériences individuelles et collectives ouvrent sur une autre réalité – via la commémoration de personnalités fictives, la célébration du corps et des expériences participatives. Explorant divers média, Agathe Simon invente un espace d'expérimentation à la confluence de plusieurs champs : histoire de l'art, littérature, chamanisme et géopolitique. Son processus artistique s'inscrit dans une vision humaniste où l'autre et l'ailleurs constituent des présences récurrentes et questionne la possibilité d'une métamorphose individuelle et sociale.

<http://www.agathesimon.com>

Anna SOLAL

Anna Solal conçoit des assemblages à partir de matériaux urbains vernaculaires – des déchets, donc - trouvés ou sourcés dans des circuits locaux et informels. Écrans de smartphone brisés, semelles de chaussures de foot, rasoirs jetables, chaînes de vélo et divers bouts de ficelle et autres parties de métal, plastique et tissus sont manuellement cousus ou noués ensemble. Ils recomposent alors des horloges, des cerfs-volants ou des hirondelles. Une manière, explique-t-elle, d'entrer le moins possible en relation de domination avec les matériaux. Les œuvres d'Anna Solal mettent en jeu un système de figuration quasi-primitif. Ou plus exactement : primordial. C'est-à-dire qu'ils remettent à plat toutes les catégories intrinsèques qui d'ordinaire appareillent notre regard et donc notre rapport au réel. Leur processus de fabrication procède de l'espace-temps qui est celui de l'artiste, de sa position au sein d'une géographie, d'une organisation socio-économique et de symboles intégrés à l'imaginaire collectif.

<http://www.annasolal.com>

Lauren TORTIL

Le travail, à la fois formel et érudit, de Lauren Tortil part d'une recherche généalogique non exhaustive sur les «grandes oreilles», ces dispositifs militaires d'écoute à distance, hérités des technologies de guerre du XXe siècle. Leurs formes fascinantes renvoient à un imaginaire proche de la science-fiction et de l'espionnage, relevant d'un intérêt pour le rétro-futurisme, ces figures d'anticipation utopique du passé. Cette étude documentaire et théorique est à la base d'un travail plastique que l'artiste développe sous forme d'installations sonores, de films, d'éditions ou de sculptures.

Plutôt que de tenir un discours sur la surveillance, les œuvres de Lauren Tortil immergent le spectateur dans des expériences sensorielles et fictionnelles. Pointant la part de mystère qui entoure aujourd'hui ces fossiles militaires et politiques abandonnés, elle propose un retournement de situation avec effet miroir : comme s'il s'agissait de surveiller les dispositifs de surveillance eux-mêmes afin qu'ils nous renvoient à leur tour les signaux fragmentés d'histoires transmises à distance, non plus géographique mais historique.

<http://www.laurentortil.com>

Sami TRABELSI

Les points de départ du travail de Sami Trabelsi sont le voyage et la rencontre. Entre cinéma, documentaire, photographie et installation, l'artiste passe le plus clair de son temps à capter, filmer, enregistrer et enrichir quotidiennement des bases de données qui sont vouées à devenir tantôt des fictions, tantôt des documentaires, sous forme d'images fixes ou en mouvement.

Depuis 2012, la figure humaine habite petit à petit ses compositions photographiques et vidéastes. Des hommes ou des femmes, en chairs et en os, souvent inconnus et croisés par hasard, peuplent ses créations. C'est finalement la tension entre le gigantisme du monde qu'on habite, ses paysages, ses horizons infinies, et l'intime de nos habitudes humaines, nos traditions, nos goûts esthétiques, nos

passions, notre consommation, qui fascinent l'artiste dans son travail et motive son déplacement physique, à la rencontre toujours du nouveau.

<http://samitrabelsi.com>

Charles VILLA

Charles Villa porte un intérêt particulier aux procédés de fabrication, de reproduction et de diffusion des images et objets imprimés. Depuis 2015, il collabore avec des artistes comme Valérie Mréjen, Bertrand Lamarche ou Simon Ripoll-Hurier... et des institutions culturelles comme Lafayette Anticipations, La Villa du Parc, Mains d'Œuvres, le CNAP ou le FRAC Ile-de-France essentiellement sur des projets d'identités visuelles, de livres, d'affiches ou de sites internet. Il intervient régulièrement dans différentes écoles d'art dans le cadre de workshops.

Il crée avec Benoit Böhnke le collectif Villa Böhnke (2015-2018). Ensemble, ils conçoivent les identités visuelles des écoles l'ENSCI (École Nationale Supérieure de Création Industrielle) et de l'EESAB (École Supérieure d'art de Bretagne).

<https://www.charlesvilla.fr>

Gabrielle WAMBAUGH

La sculpture est avant tout pour Gabrielle Wambaugh un moyen de générer des visibilitées : de faire voir tout ce que l'on peut voir au sein d'un réel où l'on ne peut jamais tout voir pleinement. Ainsi la sculpture crée un champ de visibilité en rassemblant ce qui ne se rencontre pas naturellement, en exposant ce qui s'affirme comme ce qui se dérobe, en travaillant l'ombre comme la lumière. Ce qui intéresse l'artiste dans son travail, c'est cette résistance de l'invisible à venir au jour, à laquelle Gabrielle Wambaugh s'oppose en rapprochant des formes et entités hétérogènes, générant ainsi des formes nouvelles.

<http://www.wambaugh.us>